FRC 8545 Case FRC 1689

CORPS LÉGISLATIF.

CONSEIL DES CINQ-CENTS.

RAPPORT

FAIT AU NOM DE LA COMMISSION,

Sur la conservation de nos manufactures de soie, de laine et de toile, et les encouragemens propres à les ranimer,

PAR J. M. COUPÉ (DE L'OISE).

Séance du 8 floréal, an 4.

PAR un message du 19 germinal, adressé au conseil des Cinq-cents, le Directoire exécutif sollicite une somme de quatre millions pour l'encouragement des manufactures de soie, de laine, et de toile.

Il n'est personne qui ne voie combien il est pressant

THE NEWBERRY LIBRARY

de réparer les désastres qu'a éprouvés notre industrie, et de lui rendre son activité. La postérité reconnoîtra, et dès-à-présent les esprits attentifs observent, que c'est à elle que nos ennemis ont déclaré la guerre autant qu'à la République, et que c'est dans cette partie qu'ils se sont efforcés de nous faire les plaies les plus profondes. C'est le commerce, ce sont les manufactures de la France, autant peut-être que la France même, qu'ils se disputent.

Le Français a été long-temps à connoître, et il a besoin peut-être encore de comprendre jusqu'où s'étend la passion et l'intérêt du commerce. Des peuples placés sur un sol moins heureux, conduits d'abord par le besoin, ont découvert les sources de la grandeur et de la prospérité : ils se sont donné les richesses des deux hémisphères. L'Océan est devenu un empire ; ses diverses plages sont devenues des propriétés et des provinces nouvelles.

On a connu toute l'importance d'un détroit, d'une vaste rivière, et de ses décharges : c'est par-là que l'on possède les territoires. On se dispute, on combat pour la faculté d'importer et d'exporter ; une province consommante est autant qu'une province tributaire.

Les traités de commerce sont des conquêtes ; on en dispute les articles autant que des victoires.

La puissance du commerce est la puissance suprême, et sa politique est devenue la politique des nations.

Et depuis long-temps on a reconnu que les guerres que l'on nous suscitoit avoient leur cause dans la rivalité du commerce et dans une jalousie implacable.

C'est au milieu de notre révolution qu'elle a cru triompher et pouvoir enfin porter sans ménagement et à découvert les coups de sa destruction sur les objets qui la blessoient depuis long-temps. C'est à Toulon, à Dunkerque, à St-Domingue, à Pondichéry, qu'elle les a

portées; c'est à Nantes, à Bordeaux, à Marseille; c'est à Lyon sur-tout qu'elle a placé le foyer de ses fureurs, la guerre civile, le carnage, et toutes les destructions.

Ce sont ces manufactures les plus précieuses du monde qu'elle a voulu incendier, ces métiers souvent irréparables qu'elle a voulu briser, ces artistes uniques qu'elle a voulu faire fuir et disperser, comme elle l'avoit déja fait à la révocation de l'édit de Nantes.

Nous pouvons maintenant reconnoître la main de nos ennemis dans toutes les erreurs auxquelles nous avons été en proie; nous voyons où ils ont principalement porté leurs ravages : c'est nous indiquer où il faut nous hâter de porter le remède, où il faudra plus que jamais fixer notre attention.

Ici, gardons-nous encore d'un découragement dont ils se sont peut-être flattés, et présentons à ceux d'entre nous qui en paroîtroient abattus, présentons à nos ennemis eux-mêmes, des effets tout contraires à leurs espérances, et la réaction d'un corps puissant et indomtable qui, sous les assauts même qu'on lui livre, ne fait que prendre une nouvelle énergie.

Nous avons essuyé, je crois, tout ce que la rage peut employer contre une nation que l'on veut exterminer. L'Europe s'est liguée contre nous; tous les Français sont devenus soldats; on a réuni contre nous tous les grands généraux, et l'impétuosité française s'est montrée supérieure à leur science et à leur tactique.

Le blocus de nos ports nous a appris ce que l'on nous disoit en vain depuis long-temps : nous avons tout trouvé chez nous; le salpêtre est sorti sous nos pas. La famine nous a ramenés puissamment à l'agriculture. L'agiotage lui-même, dont on a vomi les infâmes agens au milieu de nous, nous mettra en garde désormais, et nous instruira contre l'astuce étrangère. Les manœuvres indignes contre notre papier-monnoie nous ramèneront à

la monnoie fixe. Malgré nos ennemis, nous reviendrons au bas prix de la main d'œuvre qui désole leurs primes et leurs manufactures.

L'or qu'ils se sont efforcés de nous enlever, l'or a un cours irrésistible; il reflue nécessairement vers le sol de la fécondité et de l'industrie. Ce métal est devenu depuis long-temps l'idole du monde, et le moyen souverain que la politique se dispute. Elle sait que quiconque possède l'or, possède la terre et les nations; elle est avide de s'en saisir par-tout exclusivement, et croit arriver infailliblement avec lui à l'empire du monde.

Mais tous les jours elle éprouve que l'or s'échappe des lieux maigres et ingrats où on veut le porter; on ne l'y conserve que par une industrie pénible; et, malgré l'indolence et la simplicité des habitans, l'or coule de toutes parts vers l'heureux sol de l'Inde. Il arrive naturellement aussi sur le sol de la France, et nous l'y attirons encore par notre goût et notre industrie.

Faisons cette juste guerre à nos rivaux, ranimons toutes les mains industrieuses, et faisons usage de tant de moyens.

Nous avons à rendre à Lyon ses métiers détruits, à relever ses ateliers de teinture, à leur fournir, et à un prix modique, les drogues et les bois des Indes nécessaires à leurs couleurs. Nous avons à rétablir dans toute sa splendeur son école de dessin, et à réunir à l'étude du modèle, de la fleur, de l'ornement, celle de la mécanique, et sur-tout la chymie des couleurs. Peut-être le gouvernement encore trouvera-t-il convenable, pour rendre le mouvement et désobstruer les magasins des matières premières qui sont restées dans l'inaction depuis trois ans, de donner à Lyon quelques commissions d'étoffes précieuses, pour être offertes en échange à l'étranger.

Nous devons porter les mêmes attentions sur les fa-

briques et les manufactures qui ont le plus éprouvé la dévastation de la guerre, sur celles de Valenciennes, de Courtray, de Laval, sur celles de Sedan, etc.

Nous n'avons pas à y porter seulement des secours conservatoires, des indemnités, des avances pécuniaires; ce ne seroit qu'un encouragement passager. Nous leur devons une impulsion plus durable et un fonds plus abondant de prospérité.

Elevons-nous à l'esprit de Colbert, et donnons à l'essor qu'il a pris du temps de nos pères, toute l'étendue qu'il doit avoir sous la République. Multiplions au milieu de nous, faisons marcher ensemble tous les moyens, et que leur base commune soit la grande industrie, celle de l'agriculture. Profitons de l'heureux fonds de notre sol et de ses variétés; produisons, perfectionnons.

On a fait des plantations de mûriers en Suisse, en Prusse, jusqu'en Suède, et la France tire encore de l'étranger une si grande quantité de soie pour ses fabrications!

Nous avons toutes les variétés de climats et de pâturages, et nous n'avons pas toutes les espèces de laines et les plus belles!

Nous avons une infinité de fonds marécageux, de bassins, de rivières et de ruisseaux propres à produire les plus beaux lins, les meilleurs chanvres, et nous les laissons en marécages, en foins fangeux qui font tant de tort à nos troupeaux!

On leur a fait aussi une guerre cruelle; on a vu massacrer nos bœufs, nos troupeaux blancs, pour la satisfaction de dépeupler; nos chevaux ont été enlevés, ont péri par milliers, plus par la malveillance et le brigandage des dilapidateurs, que par les travaux du service.

Qui peut douter que l'on ne voulût alors autant détruire la France même, que combattre les Français;

et que l'on ne s'applaudît de voir anéantir tant de filatures et de fabriques de laines, de voir cesser les engrais et les travaux de nos champs, et de tarir enfin cette immense fécondité de subsistances qui, après avoir nourri un peuple nombreux, alloit encore alimenter nos colonies, une partie de l'Europe, et par ce seul trésor balançoit la Jamaïque et le Bengale?

La rivalité devient une passion horrible; elle veut exister seule, elle ne s'assouvit que de l'entier anéantissement de ce qui peut partager, ou lui disputer l'objet de son ambition. Il nous importe de l'observer: elle a employé contre nous la force et la ruse tour à tour; elle a attaqué à guerre ouverte notre commerce, notre marine, nos colonies; elle les a sapés plus perfidement dans nos finances, par les foiblesses de la cour et par ses intrigues, par les dilapidations, par le dépérissement.

Un jour l'on reconnoîtra quelle fut la vengeance de l'indépendance de l'Amérique, et l'on découvrira peut-être par quelles provocations furent enflammées des passions ardentes qui, précipitant nos finances dans le gouffre des Danaïdes, amenèrent les premiers troubles de notre révolution.

Depuis long-temps la politique a puisé dans l'ame horrible de Médée le noir secret de la subversion et de l'empoisonnement de ses ennemis, et cette guerre ténébreuse ne suspend point ses coups quand on a posé les armes. Français, c'est contre cette guerre que vous êtes foibles et rarement en garde.

Mille fois des rivaux perfides vous ont fait plus de mal par une intrigue ministérielle, par une faute du gouvernement, que par des victoires; et, prenez-y garde, c'est par cette guerre sourde qu'ils chercheront encore à se venger du triomphe de votre liberté.

Dans ce moment même où tant de fureurs ont couvert la France de dévastations, ils s'acharnent à sa perte,

et s'indignent plus que jamais contre elle. Quelle est donc cette puissance que l'on ne peut terrasser, qui a fourni des deux parts, et contre elle-même et pour sa défense, dans une guerre la plus immense et la plus atroce qui fut jamais? Où est ce fonds inépuisable?

Français, connoissez-le bien vous-même, il est dans le sein de votre territoire; c'est là où est toute notre force; c'est la terre qui, comme à ce géant allégorique de la fable, nous rend toujours une vigueur nouvelle quand nous la touchons.

Nous avons long-temps négligé les richesses rurales: la fureur de nos ennemis nous en aura fait connoître le prix, et l'agriculture se présente aujourd'hui avec intérêt à tous les esprits.

Reprenons la bèche et la charrue; formons des cultures nouvelles, des plantations utiles; soignons et multiplions nos troupeaux; accumulons les matières premières sous les mains industrieuses.

Cependant ne dissimulons pas que nous rencontrerons quelques difficultés encore. Nous avons à vaincre une force d'inertie : le cultivateur qui n'est pas riche reste prudemment dans une routine dont il est sûr, jusqu'à ce qu'il ait vu. Nous avons à vaincre quelque chose de plus difficile, une force de résistance et des intérêts contraires; il s'en trouve même souvent à ce qu'une terre cesse d'être vague et en friche.

Colbert fit venir des mûriers en France : d'abord on les laissa périr; on faisoit plus, on les détruisoit. Il ne se rebuta point, il paya annuellement 20 sous pour la conservation de chaque pied d'arbre; enfin ses plantations prirent, et ses pepinières furent formées.

Nous aurons aussi des obstacles de rivalité à vaincre pour propager les mûriers dans les diverses parties de notre territoire; mais nous aurons sans doute sa persévérance.

Pour seconder le Directoire exécutif sur ces objets importans, appelons les administrations de département à cette économie publique, à cette vigilance de pères de famille que l'on a vues dans des assemblées d'états particuliers; formons en elles cet intérêt pour le bien-être commun qui doit être l'esprit d'une République. Invitons-les à s'appliquer à bien connoître leur territoire, la nature de son fonds, son activité, ces moyens, les améliorations dont il est susceptible : qu'elles sachent celles de leurs communes où l'on peut commencer avec succès à introduire une fabrique, une culture, une plantation utile, une meilleure tenue de troupeaux, des espèces nouvelles; qu'elles distinguent un artiste industrieux, un cultivateur intelligent, un berger soigneux, et qu'elles s'en servent pour donner l'exemple aux autres.

Qu'elles prennent le soin de veiller à la salubrité, à la perfection des pâturages, au lavage, à la propreté des laines, au parcage d'été, à la meilleure stabulation d'hiver, à la vigueur, à l'amélioration des espèces.

Qu'elles connoissent quelles sont les mauvaises prairies de leur territoire qui demandent à être mises en meilleur usage; qu'elles sollicitent, qu'elles pressent tous les propriétaires à s'y déterminer en commun, à y établir la culture du chanvre et des beaux lins; qu'elles sachent attirer quelques cultivateurs de Lille ou de Marchienne.

Qu'elles s'instruisent de la meilleure tenue des forêts; qu'elles s'occupent de leur repeuplement; qu'elles veillent à leur conservation comme au fonds sacré de notre marine. Relevons les chantiers de Nantes, de Bordeaux, de Marseille : que nos chanvres nouveaux fournissent en abondance aux cordages, aux voiles qui doivent porter nos cargaisons sur toutes les mers.

La dépopulation des animaux de labour et de parcage demande la plus prompte attention; il est pressant d'apporter quelque réserve à la tuerie des veaux et des agneaux : la rareté des chevaux doit faire sentir à une

administration vigilante que c'est le moment de s'efforcer d'introduire les premières charrues attelées par des bœufs Depuis long-temps on desire que cet usage s'étende, soit pour l'avantage du laboureur et celui des subsistances, soit pour appeler les belles espèces de ces animaux à la place des vaches misérables et chétives de plusieurs départemens.

Il sera beau de voir les administrateurs des départemens devenus par-tout l'œil et la main du Directoire, les économes et les pères du pays.

Nous en avons assez dit : c'est à l'amour de la patrie, à l'esprit de la République à remplir cette belle carrière.

Voici le projet de résolution que je suis chargé de présenter au Conseil.

PROJET DE RÉSOLUTION.

Le Conseil des Cinq-cents, considérant combien il importe à la prospérité de la France de ranimer ses manufactures ravagées, de conserver les chefs qui les dirigent, et d'y rattacher les ouvriers, de multiplier davantage ses matières premières et de les perfectionner; déclare qu'il y a urgence.

Après avoir déclaré l'urgence, il prend la résolution suivante :

ARTICLE PREMIER.

La trésorerie nationale remettra au ministre de l'intérieur la somme de quatre millions pour l'encouragement des manufactures de soie, de laine, et de toile.

II.

L'administration de chaque département enverra au

Directoire exécutif, à la fin de chaque année, l'état de l'activité des fabriques dans toute l'étendue de son territoire et de l'établissement des nouvelles, celui des améliorations qui y auront été faites sur la tenue des troupeaux, la perfection de leurs races, celle des pâturages, sur les plantations utiles, celles de mûrier, l'éducation des vers à soie, sur la formation des linières, des chanvrières, etc.

Elles y joindront une note de tout le bien qui reste à faire dans ces diverses parties, et des moyens de l'opérer.

III.

Le Directoire exécutif en présentera chaque année le tableau général à l'assemblée législative, qui décrétera les récompenses méritées, les encouragemens, les facilités et les avances convenables.

IV.

Cette résolution sera envoyée par un message au Conseil des Anciens.

A PARIS, DE L'IMPRIMERIE NATIONALE.
Floréal, an IV.